

(N^o. 24.)

JOURNAL
DES
DAMES ET DES MODES.

10 JUIN 1799.

ELÉGIE DE SAADI, (*traduite de son livre des Nouveautés.*)

Cette beauté séduisante dont tu brilles aujourd'hui, commencera demain à se flétrir.

Cette ivresse délicieuse où te plonge une boisson bienfaisante ne peut durer que quelques instans.

Jeune rose qui viens de t'entr'ouvrir, toi qui, par la fraîcheur de ton sourire, semble ensorceller le rossignol, considère que les jours parfumés du printems s'évanouissent comme un songe.

Bientôt, que restera-t-il de nous ? quelques grains de poussière. Conduis-toi donc de manière à laisser un ami qui pleure sur ta cendre.

Tour-à-tour tu as vu la douleur succéder au plaisir: l'année présente s'écoule, et bientôt il n'en existera pas plus de traces que de l'année qui l'a précédée.

Que la fortune te comble de ses faveurs, ou que tu sois en butte à ses revers, songes à son instabilité.

Pourquoi donc, ô Saadi ! te donner tant de

*

peine à poursuivre constamment un fantôme qui change à tout moment de forme ?

Il ne convient pas à un sage de s'engager dans les liens de l'amour ; mais, hélas ! que peut la faible raison contre les arrêts du destin ?

Sur l'excellent naturel des chiens. (Suite).

Sotin, historien, qui vivoit au commencement du premier siècle, nous a transmis un beau trait d'attachement d'un chien envers son maître Sulpitius. Cet homme, d'une immense fortune, avoit été condamné à une peine capitale, pour un crime dont on ignore la nature. Abandonné de ses amis, trahi par des parens avides de son bien, il n'avoit eu, pendant une longue détention, d'autre société que celle d'un caniche gros et robuste.

Souvent la conduite des bêtes est dans le cas de faire honte aux hommes. Après les souffrances et l'ennui plus cruel encore d'une dure captivité, Sulpitius fut condamné à mort. Dans ce moment terrible où l'on a tant besoin de consolation, il n'en trouva pas d'autres que dans l'animal fidèle qui l'avoit suivi dans les fers. De tous ces parasites qui avoient encensé sa fortune dans ses jours prospères, de tous ces protégés qu'il avoit revêtus, il ne se présenta personne qui vînt lui tendre une main amicale, et qui lui portât une parole consolante, à son dernier soupir.

On conduisit Sulpitius au lieu du supplice. Comme le chien ne savoit pas le sort funeste qui

menaçoit son maître, il demeura paisible avec lui sur l'échafaud. Mais quand le pauvre animal aperçut tomber sa tête sous le tranchant de la hache, quand il la vit bondir et le sang ruisseler par terre, il ne fut plus le même; il entra en fureur; il sauta sur le bourreau, et voulut le dévisager.

Loin que l'on fit le moindre mal au chien fidèle qui vouloit venger la destruction de son maître, on le laissa à son côté; on l'adoucit; on l'apaisa; le peuple même voulut qu'on lui donnât à manger.

Qui le croiroit, si des auteurs dignes de foi ne le rapportoient avec ce ton de vérité qui caractérise l'histoire? Le chien désolé prit les morceaux qu'on lui donnoit, puis tournant autour du corps de Sulpitius, il fit tout ce qu'il put, afin de les approcher de sa bouche; ne pouvant y réussir, il pousoit, par intervalle, des hurlemens sinistres.

Suivant la coutume des Romains de ces tems-là, on transporta au Tibre le cadavre du condamné; lorsqu'on le jetta dans le fleuve, le chien s'y précipita en même tems; il le suivit tant que ses forces le lui permirent; on remarqua même que l'animal inconsolable nageoit sous le corps de son maître, qu'il s'efforçoit de le soulever à la surface de l'eau, et qu'il tenta, à diverses reprises, de le tirer à bord.

Plusieurs villes de l'ancienne Grèce étoient dans l'usage de confier la garde du château et places fortes à des dogues; et il n'y avoit point à craindre de trahison de leur part, comme on en voit si fréquemment parmi les hommes. Cinquante

de ces vigoureux animaux répartis sur différens points , gardoient à Corynthe un poste avancé sur les côtes de la mer.

Les Corynthiens étoient en guerre avec une République voisine; l'ennemi profita d'un jour de fête où la garnison après s'être livrée à la bonne chère, se trouvoit ensevelie dans le vin et le sommeil. Il fit une attaque d'autant plus dangereuse, qu'une nuit très-sombre la favorisoit. Il n'éprouva aucune résistance, excepté des cinquante chiens qui combattirent avec acharnement, et qui furent tués, hormis un seul surnommé *Soter* depuis cette époque.

Guidé par un instinct qui a peu d'exemples, cet animal ne s'obstina pas à lutter contre des forces supérieures; il se retira à tems, et courut donner l'alarme dans les corps-de-garde éloignés. Aboyant de toutes ses forces, mordant vivement les ivrognes qui ronfloient, tirant les autres par leur habit, il parvint enfin à réveiller les soldats. La générale bat; on se rassemble, on allume des flambeaux, et l'on court sur les assaillans, qui fuyent à pas précipités, et tombent, la plûpart dans la mer, en regagnant leurs vaisseaux.

Pour récompenser un service de cette importance, les Corynthiens, par un plébiscite, ordonnèrent que *Soter* seroit nourri aux dépens du public, et qu'il porteroit un collier d'argent avec les mots suivans gravés dessus :

Le défenseur et le sauveur de Corynthe.

On érigea en outre dans la citadelle une pile en pierre de marbre, autour de laquelle étoient

figurés, pareillement en marbre, les quarante neuf compagnons de *Soter*, et ce vigoureux chien lui-même, donnant l'alerte à la garnison.

Sans les services assidus que le chien rend à l'homme, ses domaines seroient bientôt ravagés par une infinité de bêtes voraces, et peut-être en deviendrait-il bientôt la proie à son tour. Dans les annales des chevaliers hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem, on lit une action vraiment héroïque; mais le guerrier qui la conçut et qui l'exécuta, n'eût pu réussir dans son audacieux projet, sans les animaux courageux dont j'esquisse ici l'histoire.

Vers le milieu du quinzième siècle, il parut à l'extrémité méridionale de l'isle de Rhodes un serpent d'une grandeur peu commune; il étoit presque aussi gros qu'une tonne, et sa gueule armée d'une triple rangée de dents tranchantes comme des rasoirs, contenoit aisément un porc ou un veau qu'il broyoit comme une aile de poulet.

Les ravages causés par ce dragon épouvantable, ne pouvoient se calculer. Hommes, femmes, enfans, troupeaux, bêtes de somme, tout devenoit sa victime. Nombre de chevaliers allèrent pour le combattre et le détruire; ils furent détruits eux-mêmes: de tous ceux qui osèrent l'attaquer corps à corps, pas un seul ne revint à l'hospice. La terreur devint générale; et le péril fut tel, que le Grand-maître défendit sous de sévères peines, de tenter dorénavant une entreprise regardée comme impossible.

La difficulté même, l'amour de l'humanité et la gloire stimulèrent fortement un brave hospitalier;

c'étoit *Dieu-donné de Gozon*, jeune homme d'une complexion délicate, mais d'une ame forte et sublime. Jugeant bien que les armes ordinaires étoient trop foibles contre un adversaire de cette nature, il imagina cet expédient; il fit fabriquer en carton, par d'habiles machinistes, un serpent à-peu-près semblable à celui qui infestoit les Rhodiens: il se procura ensuite douze bouldogues de bonne race; puis il les amena tous les jours contre le serpent factice qu'il faisoit plier, avancer et reculer à l'aide de certains ressorts.

Après deux mois d'un pareil exercice, *Dieu-donné*, partit un matin pour son expédition: elle étoit hasardeuse. Monté sur un excellent cheval, bien cuirassé, muni d'une lance harponnée, et suivi de ses douze adjudans, il alla droit à l'antre redoutable.

Au premier bruit qu'il entend, le dragon se réveille; il sort de son repaire, et du premier choc, il met successivement cinq dogues en quartier; il fond ensuite sur le chevalier lui-même. Gozon n'est pas déconcerté de cet assaut; il oppose fortement sa lance, et l'ajuste si bien, qu'il fait une large blessure à son ennemi. Non accoutumé à de telles attaques, et atteint pour la première fois, celui-ci entre dans une furie épouvantable; il se déroule; il déploie soudain les longs plis de son vaste corps; il siffle horriblement, se tient tout droit, et semble en l'air un gros chêne ébranché.

A ce mouvement imprévu, le cheval du guerrier se cabre, il bondit de frayeur, jette à terre son cavalier désarçonné, et s'enfuit au loin. Le

serpent s'abat alors sur Gozon, qui esquivé avec adresse l'effroyable chute de la bête affreuse. Au même instant les sept autres chiens se jettent avec acharnement sur le serpent étendu ; ils le harcèlent de toutes parts ; ils le déchirent et lui enlèvent de larges pièces d'écaille et de chair. Le chevalier, d'une autre part, lui porte au ventre et à la tête des coups de pique redoublés.

Mais tout cela n'est qu'une égratignure pour le colosse contre qui il eût fallu des bataillons entiers, et du canon chargé à mitraille. Depuis trois grandes heures Gozon combattoit à pied. Il s'attendoit bien à périr ; mais il vouloit vendre chèrement sa vie. Il étoit épuisé de lassitude ; et c'en étoit fait de lui dans cette lutte inégale, sans l'adresse et l'audace d'un de ses chiens, nommé *Sans-Peur*. Tandis que le serpent s'avance contre *Dieu-donné*, à qui il en veut particulièrement, le dogue intrépide saute à sa gorge, il s'y harponne avec les dents, et s'y tient suspendu de tout le poids de son corps.

Dans cette situation horrible, le dragon impétueux ne se possède plus ; il bat la terre de sa queue monstrueuse, et la terre retentit comme si le tonnerre y rouloit. Il siffle, se gonfle, il s'agite, il écume ; sa rage est au comble ; haletant, prêt d'étouffer, il cherche à respirer un peu ; et pour cela il ouvre une gueule pareille à celle des enfers.

Dans ce moment heureux, *Dieu-donné* réunit les forces qui lui restent, il plonge sa pique, à deux mains, au fond du gouffre tout ouvert, et la

laisse presque entière dans les poumons de ce vaste animal ; il tire aussitôt un large sabre dont il n'avoit fait encore nul usage, et le porte à coups redoublés dans les yeux et les oreilles de ce hideux reptile.

Un sang noir et épais coule à flots des plaies multipliées de ce monstre ; bien qu'assailli avec tant de vigueur et de constance, il n'est pourtant pas encore défait ; il immole de nouveau à sa vengeance les six autres compagnons de *Sans-Peur*. Employant la ruse au défaut de ses forces qui foiblissent sensiblement, il saisit l'instant où les valeureux agresseurs sont rangés de file pour le travailler : il se jette brusquement sur le côté ; puis se roulant sur eux, il les écrase du poids de son corps, à l'exception de *Sans-Peur* qui s'esquive par un mouvement adroit et prompt. Il fait alors un dernier effort, se lève de nouveau et se développe presque entier afin d'atteindre Gozon, qu'il ne perd point de vue ; mais épuisé par tant d'assauts réitérés, ses forces l'abandonnent tout-à-coup ; il retombe en arrière comme une masse énorme, et reste mourant sur la terre ébranlée.

Mesurant des yeux le cadavre immense de son ennemi terrassé, le vainqueur stupéfait frémit, pour la première fois, du danger et de la victoire elle-même. Il fit incontinent dépouiller cette hydre, et revint à Rhodes avec sa peau qui seule remplissoit une charette ; il y fut comblé d'éloges, de remerciemens et d'honneurs bien mérités. Quelques-uns le surnommèrent l'*Hercule* des Rhodiens ; mais non moins modeste que vaillant, ce héros

disoit avec ingénuité : *Ce sont mes dogues, c'est Sans-Peur qui m'a tiré d'affaires; sans lui j'étois perdu.*

Sans-Peur fut promené d'un bout à l'autre de l'isle de Rhodes avec le serpent empaillé, et les crieurs répétoient devant le peuple ravi d'admiration : „Voilà *Sans-Peur*, voilà le chien du Grand-maître, vainqueur du dragon.,,

P A R I S.

C'est quelque chose de bien singulier que les *circonstances* ! Il seroit difficile d'en donner une définition exacte, tant est nombreuse la foule d'acceptions que l'on prête à cette expression. Mais toujours est-il vrai que rien ne me paroît plus utile, plus influent que les circonstances. Comme il y a, dans les grandes villes, des endroits publics où chacun peut aller et venir à volonté, de même il est dans le langage des lieux communs qu'on emploie à toutes sortes d'usages. Les circonstances sont de ce nombre. Il n'est point de cas où les circonstances ne puissent fournir une excuse, un prétexte, ou une détermination.

Un homme a sacrifié au plaisir, à la dissipation son tems et sa fortune. Il est sans ressource; il tombe dans le besoin. Quelle est la cause de sa ruine, de sa déplorable situation ! les circonstances.

Cet ambitieux avoit une honnête aisance ; il pouvoit goûter le bonheur au sein de la médiocrité. Mais, avide de richesses, il a joué le présent contre l'avenir ; il s'est jetté dans les grandes entreprises. Quelques succès ont enhardi son inexpérience. Dès-lors, sa présomption n'a plus connu de frein ; il s'est précipité dans le torrent des affaires, où bientôt il a vu s'engloutir jusqu'à son dernier écu. Interrogez-le ; je parie que s'il n'a point réussi, c'est la faute des circonstances.....

Cette femme, autrefois jeune et jolie, unissait la douce humeur à l'amabilité ; les Jeux, les Ris et les Plaisirs formoient son cortège habituel : c'étoit Vénus au milieu de sa cour. Depuis qu'elle a cinquante ans, une sombre mélancolie la dévore ; elle fuit la société, le spectacle, les promenades ; tout ce qu'elle aimait tant fait aujourd'hui son supplice. La toilette l'ennuie ; elle brise ses glaces. Toujours grondant, toujours médisant, deversant continuellement le fiel de sa mauvaise humeur sur tout ce qui l'environne. Qui donc a pu opérer un tel changement dans le caractère de Madame ? hélas ! ce sont les circonstances.....

Corinne compte à peine vingt-cinq printems, et déjà les roses de son teint sont effeuillées, son œil cave et morne ne voit plus qu'à l'aide d'un crystal ; son cou décharné se cache sous une grosse cravate ; sa bouche livide n'ose sourire, dans la crainte de laisser appercevoir les rides précoces qui sillonnent ses joues. Quoi donc a flétri sitôt les appas de Corinne ? Ne seroit-ce pas les nuits fréquentes qu'elle a passées au bal, au jeu, à ta-

ble, au sein des plaisirs? — Point du tout.— Cependant, Corinne a plutôt abusé que joui de sa jeunesse. — Eh bien! pourtant, ce ne sont point ses excès qui ont détruit sa santé; ce sont les circonstances.....

J'ai bien l'honneur de présenter mon hommage à Monsieur Fournidor. — Ah! c'est vous, citoyen Bonquart: eh bien! comment va la petite famille? — Infiniment sensible à votre souvenir, elle se porteroit assez bien, si le besoin..... — Peut-on savoir ce qui vous amène? — Vous devez le deviner; vous savez que vous avez eu la bonté de me renvoyer à aujourd'hui, pour être payé d'une petite bagatelle, que depuis trois ans..... — Je ne me rappelle pas; mais c'est égal; à quoi se monte cette vétille?..... — A trois cents francs. — Trois cents francs!!!! mais savez-vous que c'est une somme énorme dans les circonstances actuelles? Il m'est impossible pour le moment de vous satisfaire; il faut attendre que d'autres circonstances....— Ah! citoyen, si les personnes qui, comme vous, ont deux cents mille francs de revenus se plaignent des circonstances, que feront ceux à qui il ne reste pas même des bras pour travailler? — J'en suis fâché, père Bonquart, mais je ne puis rien dans ce moment. — Citoyen.... un petit à-compte..., si petit qu'il vous plaira. — L'Épine! donnez six francs au papa Bonquart! — Six francs sur cent écus, citoyen Fournidor..... — Ce n'est pas ma faute; prenez-vous-en aux circonstances.....

Un auteur *à la case*, après avoir exercé quelques mois ses talens littéraires à la rédaction de la

*Quintidienn*e *) , vient de donner une pièce nouvelle en deux actes et demi , tant en vers qu'en prose. On n'en a pu jouer que deux scènes ; encore les sifflets ont-ils empêché d'entendre la seconde. Quelle peut-être la cause de ce fatal accident ? cela se devine. On avoit d'excellentes idées, des scènes même de la plus grande beauté ; on ne peut nier que le cadre ne soit tout-à-fait neuf, l'intrigue bien nouée, et l'on eût été enchanté du dénouement ; il y avoit place à une foule d'allusions, de traits satyriques, dirigés contre des personnages *conséquens* ; mais, que voulez-vous ? les circonstances..... Savez-vous qu'il est dangereux de développer tous ses moyens. Enfin, l'auteur a cru, pour sa sûreté, devoir cacher le feu de son génie sous les glaces de l'ennui. Le vulgaire, qui toujours juge sur l'enveloppe, a mal accueilli son chef-d'œuvre. La faute en est aux circonstances.....

Enfin, les circonstances sont aujourd'hui la raison à la mode, l'excuse à la mode, le mobile à la mode.

On vient de faire une petite niche au grand astronome qui nous avoit prédit un hiver benin et modéré. Quelque malin rentier, sans doute, qui sur la foi de cette prophétie avoit négligé de faire sa provision de bois, n'a pas plutôt eu les doigts

*) Journal-affiche, dans lequel on annonce, en style *non-paveil*, les cuisinières à placer, les boutiques à louer, les chiens perdus, et les filles à marier.

dégelés, que pour se venger du moderne Mathieu-Laensberg, il a fait colporter, sous le nom de L. L....., une prédiction qui annonçoit, pour le 30 Floréal, (époque de la pleine lune) une éclipse totale de soleil, pendant laquelle on verroit,..... qu'on ne verroit rien. Cette éclipse devoit être suivie d'une aurore boréale, dont l'éclat et la magnificence étonneroient les yeux même accoutumés aux feux d'artifice de Ruggieri. Malgré la protestation du citoyen L. L....., insérée dans le Journal de Paris, tout le monde attendoit avec une craintive impatience le phénomène annoncé. Les uns avoient fait leur provision de chandelles, pour suppléer à l'absence du soleil; les autres avoient, dès la veille, disposé leurs lorgnettes, braqué leurs télescopes. Mille amans s'étoient ménagé de furtifs rendez-vous que devoient favoriser les ténèbres. Une foule de maris prudens avoient consigné leurs tendres épouses.

Le 30 Floréal est arrivé, et au grand étonnement de tout Paris, on n'a vu ni aurore boréale, ni éclipse de soleil. Au reste, devoit-on, pour une éclipse, témoigner une si curieuse inquiétude; c'est quelque chose de si commun aujourd'hui que les éclipses, qu'en vérité on ne devoit pas y faire attention.

L....., n'étoit, il y a six ans, qu'un petit avocat dans une petite ville d'un petit département; il possède aujourd'hui de grandes richesses, exerce un grand emploi dans une grande ville de la République, et cependant L.... n'est ni grand finan-

cier, ni grand politique, ni grand homme d'état; d'où lui vient donc sa grande fortune?... d'une éclipse de *probité*.

Je l'ai connu, l'aimable Euphrosine R***; elle n'avoit alors que seize ans; c'étoit bien l'innocence la plus pure, la candeur la plus vraie, la décence la plus délicate qui puisse caractériser une beauté virginale. L'élégante simplicité de sa mise répondoit à l'honnête aisance de sa fortune. Tout à-coup Euphrosine paroît dans un char pompeux; sa tête est couronnée de diamans; elle a un hôtel à Paris, une maison de campagne à ***. Euphrosine brille au spectacle, brille au bal, brille à Bagatelle, brille à Tivoli, brille par-tout: qui fait donc ainsi briller Euphrosine?... une éclipse de *vertu*.

Je ne finirais pas, si je voulais épuiser le chapitre des éclipses. Eclipses d'humanité chez les uns, éclipses de gloire chez les autres; éclipses de goût par-là; puis des éclipses de beautés, des éclipses de talens, etc.

M O D E S P A R I S I E N N E S .

Les chapeaux de paille ont toujours la même forme; mais le ruban uni dont on les garnit aujourd'hui, est si large qu'on le prend à quelque distance pour la moitié d'un fichu.

Les chapeaux canelés sont moins symétriques que dans leur origine. On en fait le fond avec de la gaze, et on laisse sur le sommet une petite

touffe qui dépasse les canelures et qui ressemble assez à une rosette de bonnet de nuit.

On a renoncé tout-à fait aux rubans rayés pour prendre les rubans unis. La couleur dominante est toujours le violet. On a fait quelques essais de bleu et de vert-pré.

Les schalls rouges ont dans ce moment une certaine vogue, mais elle est loin d'être générale. On voit au contraire beaucoup de schalls de crêpe ou d'organdis garnis en angleterre à deux, trois et quatre cents francs l'aune. Il régné aujourd'hui pour cette espèce de dentelle, non pas un goût, mais une fureur. On en garnit des couvre-pieds, des rideaux, jusqu'à des chemises de fauteuils. Un schall fait d'une angleterre de trois quarts de haut, s'est payé dernièrement trente-deux mille francs, chez une lingère, rue des Bons-Enfans; et ce qu'on aura plus de peine à croire, c'est qu'une dame, cet hiver, a paru dans un bal avec une robe d'Angleterre, qui coûtoit, dit-on, cent mille francs. Je laisse au lecteur le soin de faire les réflexions qu'un pareil luxe suggère.

Nos dames ont été quelque tems sans avoir de ridicules; mais elles ont reconnu qu'elles ne pouvoient s'en passer: aussi en voit-on à présent plus que jamais, sous mille couleurs, mille formes différentes. Ils sont même devenus un signe caractéristique. Il est facile de distinguer à leurs ridicules, les femmes de telle ou telle classe. Les connoisseurs ne s'y trompent pas.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 25.)

Bonnet en organdis. Ce bonnet est orné de deux rangs de perles et d'une guirlande de roses avec une plume blanche dont le bout est violet.

Les *chiffons* ou plutôt les fichus chiffonnés sur la tête reparoissent depuis huit jours sur quelques têtes élégantes, et leur retour amène celui des dentelles. On voit beaucoup de dames, dans la bonne société, coiffées de cette manière et il est à présumer qu'elles seront généralement imitées.

Robe de crêpe à manches courtes, brodée en points noirs.

Ce costume est celui que favorise le goût de nos premières élégantes. Elles portent par dessous une seconde robe de mousseline bordée d'une dentelles fort large. Les chapeaux ne sont pas admis avec ce costume, qui exige la légèreté du bonnet.

La jeune dame représentée dans la gravure est appuyée sur un stylobate de forme antique. Nous ne pouvons dire à quoi elle pense, car nos aimables parisiennes ont tant de choses qui les occupent..... Les souliers serin qu'elle porte ne peuvent déterminer la mode pour la chaussure, dans un moment où on ne rencontre pas deux personnes chaussées de la même manière, de sorte que l'on peut dire que nos dames ont *carte-blanche* sur cet article.

SPECTACLES DE PARIS.

On a donné, le 22, au théâtre *Favart* une première représentation du *Général Suédois*, opéra en trois actes.

Eric-Sivard, fermier des environs d'une ville de Suède, est au moment de voir Fritz, l'un de ses fils, s'unir à la jeune Adrienne, pour laquelle dix ans avant, Victor, autre enfant de Sivard, avoit conçu de l'amour. Adrienne de son côté, a toujours aimé Victor, qui par un mouvement de vivacité a quitté la maison paternelle à l'âge de quinze ans, emportant avec lui une tasse d'argent à laquelle son père étoit fort attaché: cet effet lui avoit été donné en prix. Les parens d'Adrienne jaloux de former l'établissement de leur fille avec Fritz ont bien voulu différer cette union, qui répugne à la jeune personne, pendant dix années, à partir du moment où Victor a disparu. Elle espéroit que dans un aussi long espace Victor viendrait; mais il n'a pas même donné de ses nouvelles: on le croit mort, et le délai fatal est expiré depuis *une heure*. Il faut se résoudre à épouser Fritz, le plus imbécile des hommes et le plus infatué de lui-même.

C'est ici précisément que commence l'action. On prépare des fleurs pour la parure nuptiale d'Adrienne. Le prétendu en met quelques-unes sur sa tête, et se pavane. Malena, nourrice d'Adrienne, en le regardant, lui dit avec ironie qu'il a une tête à *qui* tout va. Le sot est dupe de ces compliments et abonde en bêtise. De plus, il est pol-

tron et lâche : car dans une incursion qu'a faite récemment dans la ferme un parti suédois, Fritz se cache dans une cave au risque de se faire soupçonner d'intelligence avec les assaillans.

Il sort pour se parer de ses habits de noces. Surviennent le père de Fritz et celui d'Adrienne qui déterminent une dernière fois l'union projetée, quoique sensibles aux instances de la jeune personne pour différer encore le moment. Fritz reparoit sous la mise analogue à son caractère, et parle beaucoup de lui; l'entretien tombe sur Victor son frère; on témoigne quelque crainte qu'il ne soit mort à l'armée; „Je l'espère, répond Fritz très-peu fraternellement. Au surplus, un petit incident trouble les dispositions de son mariage; un fourrier arrive dans la ferme, et y fait préparer le logement pour le général suédois qui revient de l'armée. Il voit les apprêts d'une nôte, et dans la personne du prétendu qu'on lui désigne, fait arrêter un traître accusé d'intelligence avec les ennemis de l'Etat. Fritz, au rapport du fourrier, doit avoir la tête cassée : cet officier est sourd aux prières de toute la famille et fait emmener le niais.

Ces détails composent un premier acte. Au second, l'officier se fait amener son prisonnier et l'enferme dans une chambre voisine. Le général arrive enfin. Voulant juger des sentimens d'Adrienne, il se couvre un œil d'un bandeau qui sert longtems à cacher la cicatrice d'un coup de sabre : Adrienne ne le reconnoit pas encore, mais lui trouve beaucoup de ressemblance avec Victor; bien-

tôt la famille entière vient se jeter aux pieds du général pour obtenir la grâce de Fritz. Victor apprend qu'il est toujours aimé de ses parens : il promet de mettre Fritz en liberté, il propose même de boire à sa santé et présente du vin à Eric dans la tasse même qui lui fut enlevée autrefois : c'est à ce signe qu'Eric reconnoit son fils. Le reste du dénouement s'explique assez de lui-même.

L I V R E S N O U V E A U X.

Azalais et le Gentil Aimar. Histoire provençale, traduite d'un ancien manuscrit, 3 vol. in 12 orné de fig.

Ce roman est fondé sur un fait historique du 13^{me} siècle. Simon de Montford, choisi pour chef de la croisade contre les Albigeois, en 1209, avoit pris Beziers et Carcassonne ; il avoit fait lever le siège de Castelnaud, et remporta une grande victoire en 1213, sur Pierre, Roi d'Arragon, sur Raimond, comte de Toulouse, et sur les comtes de Foix et de Cominge. A la suite de ces événemens, l'infortuné baron de Castellane avoit eu la tête tranchée, et son fils unique, le jeune Aimar, âgé seulement de huit ans, se fût trouvé sans protecteurs et sans asyle, si un religieux de ses parens ne lui eut obtenu auprès de lui une retraite, dans un couvent de moines hospitaliers. C'est-là que commence le roman.

Ce religieux élevé dans la chevalerie, en connoissoit tous les usages. Ses armes, que l'ordre

des moines lui permettoit de conserver, formoient, dans sa cellule, un trophée guerrier. Il se nommoit Elias de Barjols. Aimar, à 16 ans, fut vivement pressé de se faire moine. Elias l'en détourna, lui apprit les malheurs de sa famille, lui fit connoître ses titres et ses droits. Il l'arma chevalier, et dans le discours qui faisoit partie de la cérémonie, il n'oublie pas le profond secret qu'il devra à la dame de ses pensées, quand il en aura une. Cela fait, Elias fut condamné à mort comme fauteur d'hérésies; le comte de Cominge arriva trop tard pour le sauver: ce ne fut même pas sans peine que le gentil Aimar échappa.

Cominge l'emmena à Avignon. Les croisés font le siège de cette ville. Aimar remarque que les chefs, parmi lesquels on compte le cardinal légat et Amalric de Montfort, que Louis VIII avoit fait connétable, vont les soirs dans un château voisin de la ville, se délasser des fatigues du siège. Aimar les y surprend, les fait prisonniers, sauve la vie au jeune chevalier d'Anduze, que ses soldats alloient égorger; mais lui-même au retour tombe dans une embuscade; il est blessé. Le chevalier d'Anduze reconnoit son libérateur. Il engage le paysan Sylvestre à le recevoir dans sa chaumière. Le bon Sylvestre pense que son blessé sera mieux au château de Forcalquier. Il le recommande à sa nièce *Alexide*, fille du concierge. Celle-ci prend pour Aimar l'intérêt le plus tendre, mais elle n'en sait pas assez pour le guérir, elle invite sa maîtresse, la belle Azalaïs, qui se connoit en botanique, à lui donner ses soins.

Azalaïs, fille de Bernard d'Anduze, sœur du chevalier qui devoit la vie à Aimar, devint bientôt l'amante aimée du gentil damoisel. La comtesse de Forcalquier se met aussi sur les rangs ; „il sembloit que l'âge, loin d'avoir diminué ses *prétentions à la coquetterie*, les eût augmentées. Elle avoit été fort belle ; mais elle seule ignoroit que ses charmes avoient perdu de leur pouvoir. „ Malgré des avances très-claires, elle n'obtint d'Aimar que protestation de respect et de reconnaissance.

C'est la concurrence des trois amantes qui noue l'intrigue.

Un jour Aimar, qui venoit de chanter, rencontre Azalaïs dans un cabinet de jardin ; il tombe à ses pieds et il fait sa déclaration ; Azalaïs lui dit qu'il est aimé, l'embrasse suivant l'usage de la chevalerie, lui donne un anneau et s'échappe. *Alexide* avoit tout vu et entendu, elle se retire, sanglotte et chante dans un autre cabinet. Aimar en est tellement ému, qu'il se laisse entraîner à une infidélité complète. Azalaïs, de son côté, a vu ce qui se passoit ; désespérée, elle crie à la comtesse, qui survient : sauvez-moi, Madame, ici est la perfidie..... „Aimar, réfléchissez, lui dit la comtesse, voyez pour qui vous allez vous perdre. Azalaïs ou Alexide m'ont ravi votre tendresse ; j'en suis sûre, eh bien ! Alexide est-elle digne de vous ? Est-ce au fils du baron de Castellane à s'abaisser jusqu'à la fille de Sordel ? Et quant à Azalaïs, ignorez-vous qu'elle est promise, par son père, au fils

du comte de Montfort , au terrible Amalric? — Grand Dieu! s'écria Aimar, se pourroit-il?... Imprudent jeune homme! reprit la comtesse, tu viens de te trahir; ta folle passion vient de se déclarer à mes yeux; j'en connois l'objet. Mais que tu sois aimé ou non, et quelles que soient tes espérances, tu viens de te créer une ennemie qui saura les traverser. Cependant sortez de mon château, et délivrez-moi de la présence odieuse d'un perfide et d'un vil hérétique..... ,,

Aimar va retrouver son cher Sylvestre. Avant de s'éloigner, il chante sous les fenêtres d'Azalaïs son amour et son repentir. Alexide avoit déjà obtenu son pardon et celui d'Aimar; on lui jette un billet qui en renferme un autre avec l'ordre de ne l'ouvrir que quand il sera arrivé à Castellane. Il part en habit de Troubadour. On doit le croire très-pressé d'arriver à Castellane; il s'amuse à une fête de village, et fait assaut avec des jongleurs. Il arrive enfin, on l'assure du pardon; allez, lui dit-on, à Anduze trouver le père d'Azalaïs, et demandez-la en mariage. Il est encore plus pressé d'aller recevoir l'hommage des habitans de Castellane, mécontents du joug des Montfort.

La comtesse tient parole. Tout ce que la jalousie inspire à une femme d'esprit est mis en usage. Elle fait sentir à Azalaïs les dangers que court son père; elle intimide le père; elle irrite Amalric, Azalaïs consent à se sacrifier; Alexide conseille de fuir, etc. etc.

Pour en finir, il faut qu'un combat à outrance décide entre Amalric et Aimar. Azalaïs et son

amie Alexide sont présentes; Aimar est vainqueur, il reste un tronçon de lance au furieux Amalric; il veut le jeter à Azalaïs; Alexide la couvre, reçoit le coup mortel, elle expire, et le gentil Aimar épouse Azalaïde.

On trouve à la fin du dernier Tôme les airs notés des six romances que l'auteur provençal a fait entrer dans son cadre. Les paroles et la musique en sont agréables. „La musique simple et mélodieuse, dit l'auteur, celle qui, plus rapprochée de la nature, échappe à ce fatras de notes et aux accompagnemens tumultueux dont on l'accable; cette musique qui prête de la couleur aux paroles, et les couvre de graces sans les étouffer, est toujours sûre de pénétrer les sens d'une volupté *pure*, insinuante, qui se glisse de veine en veine, et prépare le cœur aux douces atteintes de la sensibilité, de la pitié, de l'amour.„

Il paroît que ce genre de musique a joui de tout son empire sur les personnages. Azalaïs fut émue par le chant d'Aimar; Aimar, par le chant de la petite Alexide. Mais la voix d'Alexide, le désordre dans lequel Aimar la trouva, sont-ce-là des excuses valables de l'infidélité du preux chevalier? Quel est l'homme, dit l'auteur, qui n'eut été entraîné? C'est l'homme de la nature, ajoute-t-il que j'ai voulu peindre, et non l'homme des romans. Mais il nous semble que dès-lors son héros ne devoit point être un chevalier. Le caractère de l'ancienne chevalerie étoit la fidélité inviolable à la dame de ses pensées. Otez ce caractère; que le chevalier de la Manche outrage ainsi la princesse

du Tobozo , et l'immortel Cervantes n'aura fait qu'une extravagante et illisible rapsodie.

D'ailleurs est-il bien vrai que l'homme de la nature, l'amant véritable , car enfin il en est , ne soit pas à l'épreuve d'une semblable rencontre ? Et puis cette comtesse avec ses indécentes provocations ! Nous avouons que nous avons cherché dans ce roman , très-bien fait, très-bien ourdi d'ailleurs, un but moral , ou du moins le respect des convenances, et que nous ne l'y avons pas même aperçu.

TRAIT HISTORIQUE.

Les anglois faisoient le siège de Cadix en 1702. Comme la vigueur étoit nécessaire pour forcer un poste si avantageux, le général des assaillans crut devoir les encourager par une harangue. Elle fut courte et singulière : „Anglois, leur dit-il, qui mangez tous les jours de bon bœuf et de la bonne soupe, souvenez-vous bien que ce seroit le comble de l'infamie de vous laisser battre par cette canaille d'Espagnols, qui ne vivent que d'oranges et de citrons. „ Ces expressions, peu élevées, mais rendues avec beaucoup de vivacité et de franchise, firent sur la multitude une impression étonnante.

A N E C D O T E S.

La veille d'une bataille, un officier vint demander au maréchal de Toiras, la permission d'aller voir son père qui étoit à l'extrémité, pour lui

rendre ses soins et recevoir sa bénédiction. *Allez*, lui dit ce général , qui démêla fort aisément la cause de cette retraite , *père et mère honoreras*, afin que tu vives longuement.

Madame de Sévigné, dans une de ses lettres, écrit à sa fille : „ On racontoit hier au soir à table qu'Arlequin, l'autre jour à Paris, portoit une grosse pierre sous son petit manteau; on lui demandoit ce qu'il vouloit faire de cette pierre; il dit que c'étoit un échantillon d'une maison qu'il vouloit vendre; cela me fit rire; je jurai que je vous le manderois. Si vous croyez, ma fille, cette invention bonne pour vendre votre terre, vous pourrez vous en servir. „

Une Dame, ayant rêvé qu'elle gagnoit un terne, fit part de ce songe à une de ses amies, qui lui conseilla de mettre à la loterie, et de prendre un terne, attendu, lui dit-elle, qu'en dormant elle venoit, peut-être, d'avoir une inspiration du ciel; mais l'embarras étoit de choisir des Numéros. Tandis qu'elle flottoit dans l'incertitude, une autre Dame survint, qui fut d'avis qu'il falloit aller consulter un des habitans des petites-maisons, c'est-à-dire, un fou, ces sortes de gens lui paroissant infallibles dans leurs prédictions. La rêveuse crut devoir suivre ce singulier conseil, et conta le motif qui l'amenoit au premier fou qu'elle rencontra. Cet homme, après l'avoir attentivement écouté, lui demande du papier et un crayon, réfléchit un instant, écrit quelques chiffres sur un morceau de papier, le roule et l'avale; puis, ensuite, dit gravement à la Dame: „ Si vous voulez revenir demain, vos Numéros seront sortis. „

P O E S I E.

L' E S P R I T E T L E S G R A C E S.

Air à faire.

Dans les bois de Paphos , on dit
 Que Vénus trouva sur sa route ,
 Ce Dieu que l'on appelle Esprit ;
 Il fuyoit quelque auteur , sans doute :
 Voilà l'Esprit , en souriant ,
 Dirent les Grâces ingénues :
 Quoi ! seul ici ! mais cependant ,
 Ne dit-on pas qu'il court les rues ?

Des Jeux , des Ris et de sa cour ,
 La déesse étoit entourée ;
 Plutus , enchaîné par l'Amour ,
 Suivoit le char de Cythérée.
 L'Esprit étoit seul et rêveur ,
 Et sa tournure , assez commune ,
 N'offroit point l'éclat du bonheur :
 L'Esprit fait rarement fortune.

L'Esprit , quelquefois est peureux ;
 En les voyant il prit la fuite :
 Eh vite , dit l'Amour aux Jeux ,
 Courons , volons à sa poursuite.
 Mais de loin le Dieu , sans effroi ,
 Leur crioit : je n'ai rien à craindre ;
 C'est lorsque l'on court après moi ,
 Qu'il est difficile de m'atteindre.

Fatigué de courir envain ,
 Cupidon reprenoit haleine ,
 Quand l'Esprit reparut soudain ,
 Et lui dit : je ris de ta peine ;
 De Vénus je chéris la loi ,
 Et je cherchois ici ses traces :

De l'Esprit, le plus doux emploi,
N'est-il pas de chanter les Grâces.

Grâces, Vénus, Amour charmant,
Embrâsez le feu qui m'éclaire;

Ah! sans vous, sans le sentiment,
L'Esprit se flatte envain de plaire.

Pour payer vos douces faveurs,
Je servirai votre délire :

Les Grâces soumettent les cœurs,
L'Esprit conserve leur empire.

Pour vous, il est doux de brûler ;
Chacun rend cet hommage aux belles ;

Mais lorsqu'Amour veut s'envoler,
Moi seul le retiens par les aîles.

Profitez de cette leçon,

Et prisez moins vos avantages ;

La beauté n'a qu'une saison,

Et l'Esprit est de tous les âges.

B O U T A D E .

Qu'une femme auteur est à plaindre
Au Diable soit le sot métier !

Qu'elle se fasse aimer ou craindre,
Chacun chercher à la décrier.

Veut-elle vivre solitaire ?

On crie à l'affectation ;

Veut-elle un instant se distraire ?

Elle veut se montrer, dit-on.

Tout ce qu'elle ose se permettre

En mal on sait l'interpréter ;

Elle ne peut parler, chanter,

Sourire, sans se compromettre.

Son silence blesse les sots,

Ses propos ne les touchent guère ;

Elle doit parler par bons mots ,
 Ou ne rien dire avec mystère.
 Comme un animal curieux ,
 Tantôt chacun la considère ,
 Tantôt une bégueule altière
 Lui jette un regard dédaigneux :
 Un faquin, Brutus par la tête ,
 Aux pieds pointus, au court bâton ,
 Par un mensonge plat et bête ,
 Salit sa réputation ;
 Une mégère la provoque ,
 Puis lui fait d'un ton radouci ,
 Tout haut un éloge équivoque ,
 Tout bas un affront réfléchi.
 Un piètre auteur entre chez elle ,
 Malgré son ordre très-exprès ,
 Pour aller partout dire après :
Je viens de chez Madame telle.
 Un prosateur blâme ses vers ,
 Un poëte blâme sa prose ,
 Joignez à ces tourmens divers
 Les gentilleses de la chose :
 Chansons , épigrammes , pamphlet ,
 Menus propos de bons apôtres ,
 Et vous connoîtrez ce que c'est
 Que d'être un peu moins sot que d'autres.
 Au diable soit le sot métier !
 Oui , j'y renonce pour la vie.
 Fuyez encre , plumes , papier ,
 Amour des vers , rage ou folie !.....
 Mais non , revenez m'aveugler ,
 Bravez ces clameurs indiscrètes ;
 Ah ! vous savez me consoler
 De tous les maux que vous me faites.

IMITATION DE METASTASE.

O d'Apollon trop heureux favori,
Laurier, ma main, de l'objet qui m'enflâme
Vient sur ton bois graver le nom chéri,
Comme l'amour l'a gravé dans mon ame.
Que ma Cloris me conserve sa foi,
Comme on te voit conserver ton feuillage;
Mais que l'espoir qui soutient mon courage,
Ne soit jamais si stérile que toi!

L E S P R I S E S .

Un gascon, un picard se prirent de querelle;
Le gascon prit l'air fanfaron,
Le picard prit feu tout de bon,
Le gascon prit son alumelle;
Mais le picard prit un bâton,
Aussitôt prit fin la querelle.

L'AMOUR ET L'HYMEN.

Air: *L'amour est un enfant trompeur.*

L'Hymen et l'Amour autrefois
Etoient en grande guerre
Pour le partage de leurs droits;
Ils embrâsoient la terre;
L'Amour prenoit tout sans façon. . . .
L'Hymen disoit avec raison:
Ne suis-je point ton frère? (bis.)

Tu n'es qu'un enfant comme moi,
Et Vénus est ma mère;
Je fais mon bonheur comme toi
Et d'aimer et de plaire.

Si tu fais-naître les désirs. . . .
Près de moi sont les vrais plaisirs : (bis.)
Amour , je suis ton frère.

Eh bien ! lui répondit l'Amour ,
Ami , point de colère ;
Au conseil des Dieux , sans détour ,
Expliquons notre affaire ;
S'ils me condamnent , je suis prêt
A reconnoitre leur décret ,
Et j'embrasse mon frère. (bis.)

Tous deux aux célestes lambris)
Vont d'une aile légère ;
Près d'Amour sont les Jeux , les Ris ,
Les Graces , le Mystère ;
Une mère avec son enfant
Est le cortège plus touchant
Qu'Hymen offre à son frère. (bis.)

Amour dit : Je règne en tous lieux ,
Par-tout on me révère ;
Un regard , lancé par mes yeux ,
Fait la paix ou la guerre. . . .
Mais je soumetts à la beauté
Cet empire si redouté
Qui rend jaloux mon frère. (bis.)

Hymen , d'un ton moins séduisant
Que le Dieu de Cythère ,
Dit : Je suis sensible , constant ,
Et sur-tout plus sincère.
Je survis au trouble amoureux. . . .
Pleurs et regrets , voilà les jeux ,
Les plaisirs de mon frère. (bis.)

C'étoit au monarque des Dieux
A décider l'affaire ;
Mais on prétend qu'il aima mieux
Laisser juger leur mère.

Vénus auprès d'eux s'avança ;
Contre son cœur elle pressa
Et l'un et l'autre frère. (bis.)

Mes enfans, dit-elle à ses fils,
Cédez à mes prières,
Demeurez à jamais unis,
Plus d'intérêts contraires.
Qu'Hymen rende Amour plus constant,
Qu'Amour rende Hymen plus charmant ;
Et vivez en bons frères. (bis.)

É N I G M E.

Air : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

Dieu fit, et chacun le sait,
Notre ronde machine ;
Il fit qui parle et qui brait ;
Mais personne ne m'a fait ;
Devine, devine, devine.
Dans son gousset, qui n'auroit
Que moi, seroit tranquille ;
Le filou le plus adroit,
Jamais ne m'en ôterait :
Devine, devine, devine.
Je plais sur le sein charmant,
De ta ronde voisine ;
Et, sous un fichu bouffant,
On me rencontre souvent :
Devine, devine, devine.
De grands mots bien revêtu,
Dans tes vers, je domine,
Enfin je suis..... Me tiens-tu ?
Ce que vaut cet impromptu :
Devine, devine, devine.

LOGOGRIPE.

Bien que je sois sans consistance,
Per mets, lecteur, que mon existence
Je t'entretienne un instant.

De tout être petit ou grand
Je suis l'implacable adversaire,
Je les hais tous par caractère,
Et je ne puis faire autrement;
Car si le désir d'être utile
M'engage à leur donner asyle,
Vois quel est mon triste sort,
Les ingrats me donnent la mort!
D'une condition si dure,
Lecteur, tu seras peu surpris;

Quelque docteur t'aura sans doute appris
Que je faisais horreur à la nature.
Or là-dessus exerce ton esprit.

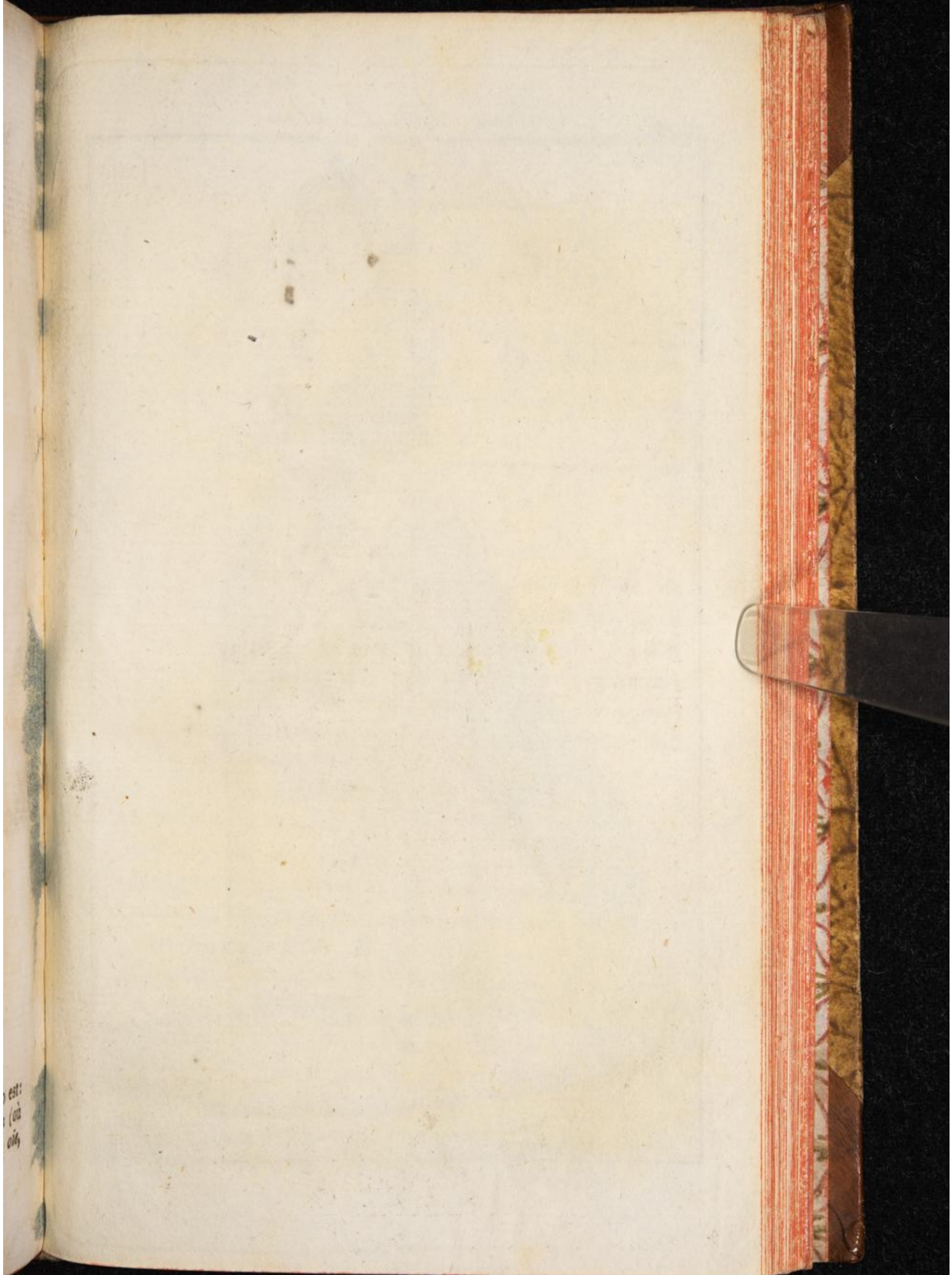
Dans mes cinq pieds, si tu les décomposes,
Tu trouveras l'auteur de toutes choses.

Le premier présent qu'il te fit,
Un sens par qui ce présent s'embellit;
Deux participes, une ville;
Te parois-je encore difficile?
Pour me connoître donc apprends
Qu'en métaphorique style,
On dit que j'occupe en tout tems
La tête de bien des gens.

C H A R R A D E.

Au son de mon premier, la meute se rallie;
Qui mange mon premier doit fuir la compagnie;
Mon tout est la couleur des lèvres de Julie.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est:
Savonette.— Celui du Logogriphe est: *Besoin* (où
l'on trouve: *bien, son, nos, bon bois, soin, Sion, oie,*
si, Io).— Celui de la Charrade est: *chercher*.



est:
(a)
oia,